

L' hypnotique *Quai Ouest*

Comme un hypnotiseur, Ludovic Lagarde, par sa mise en scène de Quai Ouest, place le public dans un état second, dans un univers étrange où le temps n'a plus d'emprise...

Ludovic Lagarde s'attaque désormais et pour la seconde fois, à *Quai Ouest* de Bernard Marie Koltès. Ici il ne s'agit plus de monter la pièce en grec mais la démarche y est plus symbolique puisque qu'en 1986, Patrice Chéreau créait la première mise en scène de cette pièce au même endroit ; au théâtre de Nanterre Amandiers. Certains peut être diraient qu'il y a ici une forme de prétention mais le terme "courage" semble plus approprié. Parce que du courage, il en faut pour cette pièce. En effet Koltès y dresse le portrait de deux mondes qui se percutent : celui de deux bourgeois dont un veut se suicider et celui des « oubliés », des gens, certains immigrés, livrés à eux même, rêvant d'un avenir meilleur. Le lieu où ces univers se rencontrent est une zone industrielle plus ou moins abandonnée au bord d'un canal. Il y fait noir : Voilà le défi. La pièce se passe dans le noir. Défi relevé pour Ludovic Lagarde.

La scénographie pose le décor si l'on peut dire, des bâtiments carrés, gris avec des ouvertures, des portes, des fenêtres qui restent d'un noir absolu pendant presque toute la durée de la pièce. Les bâtiments prennent tout le plateau, omniprésents imposants, ne laissant pas de place à l'évasion. Pour les personnages comme les spectateurs, personne pendant les deux heures trente de représentation ne peut partir. Cet emprisonnement se manifeste de manière plus psychologique que physique pour les personnages comme pour le public. La pièce commence par un noir complet puis la lumière arrive progressivement, faiblement, comme si l'on ouvrait les yeux

après un long sommeil. Mais nous ne nous réveillons pas, au contraire, nous plongeons dans une sorte de transe. Les jeux de lumière mettent paradoxalement, en valeur le noir qui semble pouvoir tout engloutir d'un instant à l'autre. On se laisse embarquer dans cet univers hostile et rude mais qui donne naissance à des personnages sublimes et subtils portés par des comédiens d'exceptions. Et le texte... Et le texte ! De cette laideur et cette violence naissent des mots, des phrases qui percutent les esprits. Chaque syllabe, chaque sens s'entend à la perfection et même si parfois la densité de la pièce nous fait décrocher, il est impossible de s'ennuyer tant l'ensemble nous absorbe. Et voilà, nous sommes hypnotisés... Sur scène comme en salle, le temps s'arrête, s'étire ou se raccourcit mais ne défile plus de manière normale. On ne peut que regarder, écouter, plongés dans un état second où même si plus rien ne semble avoir du sens, la seule beauté violente du tout suffit à exercer une emprise.

Certes la pièce est dense, l'écriture de Koltès frappe, percute par une forme de simplicité brute dans l'emploi des mots. Pourtant de cette vérité, une forme de poésie vraie ressort. Tout est écrit de manière que rien ne paraisse anodin, la moindre syllabe a son importance et quelle importance ! Quel coup de poing de recevoir cette pièce à notre époque où la misère est toujours aussi présente, où les frontières des classes sont toujours aussi marquées. La pièce résonne avec une force surprenante, toujours d'une actualité et d'une finesse folle. Koltès parle de notre société, et nous met un goût amer en bouche quand on se rend compte que presque 40 ans plus tard, rien n'a changé. Malheureusement à la fin de la pièce, cette hypnose prend fin brusquement. La lumière passe de maîtrisée et subtile à un enchaînement de quasi plein feu, puis noir, puis quasi plein feu et cela entre toutes les scènes. La transe est rompue, on ne sait pas si c'est la fin du spectacle et la

continuité de la pièce est perturbée par ces noirs brutaux à chaque sortie de personnage. De plus, l'écran en fond de scène qui projette des images d'eau, de vieille télé sans chaîne, prend une place bien trop importante avec des effets anodins, illustratifs qui gâchent toute la subtilité du texte. On plonge dans un presque kitch qui fait finir la pièce sur un goût amer de retour à la réalité bien trop brutal.

Ludovic Lagarde approche timidement le texte, comme pour ne pas le brusquer. Clotilde Mesureur

Entendre timidement la parole de Koltès

Pour mettre en scène la pièce de Bernard-Marie Koltès, Ludovic Lagarde a rassemblé un panel de comédiens choisis avec soin dans une mise en scène sage pour Quai Ouest, œuvre si puissante dans son écriture.

Ludovic Lagarde nous présente un spectacle bien loin d'être ostentatoire où la misère se confond avec le capitalisme occidental. L'ambiance constamment sombre permet l'immersion dans un lieu où la violence anime la peur. La scénographie d'Antoine Vasseur fait émerger un espace sordide avec une structure de hangar situé au bord de l'Hudson à New York au début des années 1980. Un lieu dangereux et délabré où Maurice Koch (Laurent Poitrenaux), vieux bourgeois se retrouvant les poches vides, va être confronté à un milieu marginal. On est dans le hangar, et derrière le rideau de fer ouvert, la fantasmagorie nous surprend avec des projections improbables. Les comédiens jouent partout, devant et derrière le rideau, ainsi que dans les recoins de cet environnement dégradé.

Quai Ouest est un texte faisant face à la solitude, la mort et aux relations sentimentales. Tout cela dans une confrontation directe avec les lois de l'argent dans un monde en chute libre.

Les personnages détruits s'enfoncent de plus en plus. Maurice Koch vient pour se donner la mort afin d'éviter son procès. Charles (Micha Lescot) lui vient en aide et va essayer de s'échapper de son quartier avec la Jaguar de Maurice. Il vient d'une famille d'immigrés dont le père (Laurent Gréville) est détruit par la guerre, dont la mère (Dominique Reymond) est nostalgique de son pays lointain. Le réalisme et la détresse de cette pièce très écrite donnent pour mission au metteur en scène de créer un climat anxieux.

Ludovic Lagarde approche timidement le texte, comme pour ne pas le brusquer. Chaque phrase transpire le symbole, mais aucune n'est vraiment ni restituée ni creusée comme elle devrait l'être. Le metteur en scène place son spectacle entre un projet de rêve et un réalisme bancal. Presqu'une paraphrase superficielle laissant la frustration au spectateur de s'abandonner dans la cruauté de l'histoire à cause de ce manque d'évolution. On attendrait davantage de dégradation et de souillure : que l'espace transpire bien plus le dégoût, que les personnages soient moins propres. On aimerait les voir plus abîmés et sentir davantage leurs désirs. Les actions sont trop sagement réalisées, Lagarde nous donne un échantillon des propos de Koltès et c'est ensuite à nous spectateurs de nous imaginer un monde. En contrepartie, l'onirisme souhaité ressort parfois lorsque les acteurs donnent la couleur espérée de leur personnage : certaines scènes où des instants captent l'attention et engendrent des moments d'émotions comme lorsque Dominique Reymond (Cécile) interprète son rôle en espagnol et quechua en entrant en transe. Ces précieux moments peu nombreux donnent le dynamisme à la pièce, notamment grâce à la confrontation des personnages : des scènes en duo comme l'arrivée de Monique et Koch ou encore la relation fraternelle entre Claire et Charles. Micha Lescot fait de son corps, qui se désarticule avec nonchalance, le moteur principal de son jeu. Et puis il y

a aussi Dominique Reymond (Cécile), Léa Luce Busato (Claire), Antoine de Foucaud (Fak) et Kiswendsida Léon Zongo (Abad) qui incarnent justement leur rôle.

Il y a 36 ans, Patrice Chéreau présentait *Quai Ouest* au Théâtre Nanterre Amandiers. Ludovic Lagarde relève le défi à son tour en laissant s'évaporer la virtuosité des mots de Koltès.

LA SEULE BEAUTÉ VIOLENTE DU TOUT SUFFIT À EXERCER UNE EMPRISE.
JULIETTE MOUGEL